

**Quid (La Libre Belgique)**

Date : 04/02/2017

Page : 4-9

Periodicity : Weekly

Journalist : Udrescu, Maria

Circulation : 43402

Audience : 160800

Size : 3147 cm²

Sois belle et tais-toi

En mode prise de parole

Maria Udrescu, Isabelle Lemaire & Aurore Vaucelle

Sois belle et tais-toi. Comme si on ne pouvait voir l'intelligence dans la beauté. Comme si l'apparence était à l'aune de l'intériorité. Comme si l'habit faisait le moine. La représentation du corps féminin dicte les comportements sociaux et s'impose dans les rapports de force. Dans l'espace public, au travail, dans les relations amoureuses. "On est tous rappelés à nos genres", explique Eléonore Lépinard, spécialiste des mouvements féministes et interviewée dans nos colonnes. S'il n'est pas possible d'échapper à son genre – et aux codes implicites qui y sont liés –, la solution serait donc de l'assumer, d'en faire, même, un outil pour exister en société.

L'analyse à plusieurs voix

Elle a toujours été très voluptueuse. Ma fille, Ivanka, fait 1m80, elle a le meilleur corps", "Vous savez qui est l'une des plus grandes beautés du monde ? Et j'ai aidé à sa création. Ivanka", "Quelle beauté celle-là. Si je n'étais pas marié et, vous savez, son père...". A une époque où même le président américain ne cache pas son obsession pour les atouts physiques de sa propre fille – au point de regretter de ne pas pouvoir sortir avec celle-ci et de passer sous silence toutes ses éventuelles compétences intellectuelles –, l'apparence des femmes n'est pas près de disparaître des débats publics. De notre côté de l'Atlantique, la France, et par la suite la Belgique, se sont vues de nouveau tentées de définir la norme de "décence" que devraient respecter leurs citoyennes, en l'occurrence le minimum de peau à dévoiler sur les plages. Une polémique qui contraste avec l'époque où des agents de police devaient s'assurer que les jupes n'étaient pas trop courtes... ou qu'il s'agissait bien de jupes. La loi datant de 1800 qui interdisait "le travestissement des femmes", et donc le port de vêtements destinés aux



JOHANNA DE TESSIERES

Dépasser l'apparence. A la Fashion Week de Paris, les jeunes fashionistas se laissent photographier dans leurs plus beaux atours, prises dans les carcans de la représentation féminine, qui les veut coquettes.

hommes, comme le pantalon, n'a été abrogée officiellement qu'en 2013 en France. *"L'apparence des femmes, tout ce qui permet de définir leur genre, de montrer qu'elles sont des femmes, tous les attributs de la féminité ont toujours fait l'objet d'un enjeu politique. Ce qui nous étonne peut-être c'est que ce soit toujours le cas aujourd'hui"*, rappelle Eléonore Lépinard, professeure à la faculté des Sciences sociales et politiques de Lausanne.

Féminité et féminisme

Les quelques débats qui font irruption sur la place publique ne représentent en réalité que la pointe émergée de l'iceberg, dans une société où tout écart à la "norme de féminité" – variable selon les époques, les classes sociales, les pays, les professions, les contextes – est scruté et où l'apparence fait office de carte d'identité. Ainsi, le combat féministe passe-t-il également par la volonté de se libérer des carcans législatifs, mais aussi moraux, pesant sur l'apparence des femmes. D'où un rejet parfois total de la féminité traditionnelle. Ce qui n'empêche pas

"Qu'on laisse les femmes s'habiller ou se déshabiller comme elles veulent. Qu'on leur foute la paix !"

Jeanne Vercheval Vervoort

Féministe belge

aujourd'hui Beyoncé, et toute une panoplie de stars plus coquettes les unes que les autres, de se revendiquer féministes. Un paradoxe ? Pas nécessairement. *"L'émancipation des femmes passe par le pantalon, en particulier quand le pantalon est interdit par la loi. Est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Peut-on se réapproprier la féminité sur le mode "Girl power" ? C'est ce que revendique une partie du féminisme de la troisième vague"*, explique M^{me} Lépinard. En effet, plusieurs médias parlent de l'émergence d'un certain "Lipstick feminism", étiquette inventée pour décrire cette forme de féminisme à la Beyoncé, clamant haut et fort que l'on peut dénoncer les inégalités que subissent les femmes du haut de ses talons.

"Ce n'est pas dans la façon dont on maquille nos yeux et dont on s'habille qui font qu'on est féministe", tranche, exaspérée, Jeanne Vercheval-Vervoort, féministe belge connue principalement comme fondatrice du mouvement en milieu ouvrier "Les Marie Mineur" dans les années 1970. *"D'ailleurs nous, on était toutes des jolies →*

2 idées préconçues sur l'apparence féminine

Si on marche en talons, c'est parce qu'on est soumises à la dictature de la représentation féminine

Prendre de la hauteur. Catherine Tourre-Malen est ethnologue. Dans ses travaux, elle s'est intéressée au phénomène du port des talons par la gent féminine. Parce que les femmes en portent de plus en plus. Parce que l'imagerie de la mode, et les créateurs poussent à la consommation – et ce bien que marcher à talons soit moins confortable que marcher à plat. *“Il y a, dans la chaussure à talons, quelque chose qui entre dans la construction du féminin. Les femmes portent des talons hauts pour répondre, quelles que soient leurs raisons d'ailleurs, aux attentes de la féminité. Mais l'outil “talon” permet aussi aux femmes d'accéder à ce qu'elles désirent : ça ne fonctionne pas seulement dans un seul sens. Si on dit avec aisance que les femmes sont instrumentalisées comme objet du désir en tant que porteuses de talons, dit-on assez qu'elles vont pouvoir en tirer parti à leur tour ?”*

Les talons demeurent une des pièces phares de la garde-robe des femmes, inscrites dans la représentation du féminin, avec robes et jupes. Dans des espaces qui deviennent de plus en plus mixtes, au niveau professionnel par exemple, le talon marque la féminité, et, porté avec un pantalon par exemple, l'exposition est limitée. C'est féminiser à bon compte une tenue qui pourrait paraître unisexe voire masculine. La chaussure à talon est donc, contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, une manière de prendre sa place professionnellement dans un univers extrêmement masculinisé, de signifier sa singularité. Les plus caustiques diraient un moyen de prendre de la hauteur.

A.V.



L'outil du féminin. Ici observé à la Fashion Week de Paris. *“Il y a, dans la chaussure à talons, quelque chose qui entre dans la construction du féminin. Mais l'outil “talon” permet aussi aux femmes d'accéder à ce qu'elles désirent. Si on dit avec aisance que les femmes sont instrumentalisées comme objet du désir en tant que porteuses de talons, dit-on assez qu'elles vont pouvoir en tirer parti à leur tour ?”*

→ *filles. Du coup, ils avaient du mal à nous traiter de mal baisées”, se souvient-elle sourire en coin. “Qu'on cesse avec ces idioties, ces stéréotypes sur l'apparence des femmes. Qu'on les laisse s'habiller ou se déshabiller comme elles veulent. Qu'on leur foute la paix !”*

Baisable ou pas baisable ?

Mais si des progrès ont été réalisés en ce sens, il y a encore un long chemin à faire, que ce soit dans les sociétés occidentales et ailleurs. *“Car les femmes sont jugées, quasiment en permanence, sur leur apparence. Leur identité en tant que personne ou individu semble indissociable de cette dimension, dans la sphère professionnelle, l'engagement civique ou politique ou la sphère privée. Et réduire des individus à leur apparence revient à les appréhender comme des objets”,* constate encore aujourd'hui Sophie Heine, chercheuse associée à l'université d'Oxford et auteure de l'ouvrage *“Genre ou liberté. Vers une féminité repensée”* et de *“Un chapeau rose”* (à paraître). La preuve : indépendamment de sa carrière profession-

nelle, de ses diplômes, passions, compétences, activités, la Première dame des Etats-Unis verra toujours sa garde-robe analysée à la couture près pour ainsi découvrir ses traits de personnalité et les messages subliminaux qu'elle essaierait d'envoyer.

Et cela ne vaut pas uniquement pour les célébrités, mais bien pour toutes les femmes, notamment dans les milieux professionnels. *“Celles qui vont porter des couleurs flash vont être considérées comme voulant attirer l'attention sur le fait qu'elles sont des femmes plutôt que sur leurs qualités professionnelles. Globalement, on attend de nous d'être le plus passe-partout possible et donc de porter des couleurs masculines. Le jour où le rose sera accepté, comme le gris ou le bleu marine, dans le monde des affaires, alors on pourra parler d'un environnement de travail inclusif”,* soupire Isabella Lenarduzzi, fondatrice de l'entreprise sociale Jump (*“Promoting Gender Equality, Advancing the Economy”*), œuvrant pour promouvoir l'égalité des genres dans le monde du travail et de l'entrepreneuriat.

Trop maquillée, pas assez. Un visage trop pâle ou un rouge à lèvres trop vif. Trop coquette ou trop masculine. Des vêtements trop moulants ou trop amples. Des chaussures trop hautes ou trop plates. Trop souriante ou trop sérieuse... *“Le Burkini c'est trop couvert, Beyoncé ne l'est pas assez. A chaque fois que cela concerne les femmes et en particulier leur apparence, c'est toujours trop ou pas assez”,* observe M^{me} Lenarduzzi.

Pour cette féministe, qui nous accueille dans son bureau rose fuschia et s'affirme volontiers comme *“chienne de garde”*, *“nous en sommes toujours à être évaluées comme baisables ou pas baisables.”* Les réactions des femmes vont alors du rejet total à l'exacerbation de leur attirance sexuelle. *“Soit tu vas gommer totalement ta féminité parce que tu refuses d'être d'abord perçue comme une femme. Soit tu te déguises en bimbo. Et entre ces deux extrêmes, il y a toute une palette dans laquelle les femmes peuvent choisir pour qu'elles se sentent bien dans leur peau, pour que leurs vêtements reflètent leur personnalité”,* ajoute M^{me} Lenarduzzi. Elle rejoint ainsi So-



JOHANNA DE TESSIERES

Les vraies féministes ne s'épilent pas

La pensée rasoir. Autre préjugé qui concerne les femmes dans leur apparence, la question de la pilosité. La pilosité assumée et revendiquée est depuis les *seventies* l'apanage des féministes au verbe fort qui intiment l'ordre à leurs congénères de ne plus s'épiler et pour cause : il n'y a aucune raison hygiénique ou sanitaire à cela, alors à qui profite le non-poil ?

L'épilation féminine trouve ses causes historiques dans l'antique rapport de domination homme/femme, ce qu'exprime fort bien Azadeh Kian, chercheuse au Cedref (Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes). *"L'expansion de cette pratique [l'épilation] date probablement du XVII^e siècle. Les nouvelles normes esthétiques sont liées à l'avènement de la modernité en Europe, les genres sont alors séparés. Les hommes occupent la sphère publique, les femmes la sphère privée. La différenciation entre le rôle de l'homme et de la femme se matérialise alors physiquement."* Le port du poil revient aux garçons, les femmes, quant à elles, récupèrent l'imagerie d'un corps, fragile, doux et lisse. C'est donc pour combattre ce rapport de force que les féministes des années 70 ont fait du poil un de leurs symboles. Elles revendiquent le poil, cherchant à ne pas céder aux diktats de la représentation féminine. Ce qui a le don de faire hérisser le poil, précisément, à certaines personnalités féministes. A commencer par la créatrice d'origine belge Diane Von Furstenberg. Questionnée par nos soins à ce sujet, elle précise : *"J'ai toujours été féministe et je me suis toujours épilée !"*

On se rend compte que certains codes esthétiques associés à la féminité (et intégrés dans le rapport de représentation de genre) sont décidément inaltérables. Madonna qui, récemment encore, posait l'aisselle non épilée sur les réseaux sociaux en promulguant *"Long hair don't care"* (*"les poils ne comptent pas"*) s'était heurté à la moquerie généralisée, tant les femmes ont intégré la nécessité de ce code esthétique du féminin sans plus le questionner.

A.V.

→ A lire pour nourrir notre réflexion, le dossier de Léa Barbat sur <http://www.slate.fr> "pour qui sonne le poil"

A lire pour compléter ce dossier

L'auteure nigériane Chimamanda Ngozi Adichie livre en un petit opuscule d'une cinquantaine de pages une réflexion efficace sur la position féminine à l'époque contemporaine. Elle raconte que quand elle était petite, elle avait été traitée de "féministe", comme d'autres lancent des gros mots. La fin de son argumentaire s'attaque aux codes du genre, dont l'apparence – qui nous intéresse plus particulièrement dans ce dossier. *"Le fond du problème, et c'est désolant, c'est qu'en matière d'apparence, nous prenons les hommes comme référence. Beaucoup parmi nous sont persuadées que moins une femme est féminine, plus elle jouira de considération. L'idée que ce qu'il porte déterminera l'opinion qu'on a de lui n'effleure pas un homme qui se rend à une réunion professionnelle; alors qu'une femme se posera toujours la question, car elle tient à être prise au sérieux."*

Adichie résout elle-même son problème de représentation (qu'elle a souvent connu au cours de ses prises de parole en tant que professeur et penseuse), en décidant que le regard de l'homme en tant qu'arbitre de ses choix et propos sera dès lors anecdotique. Et conclut *in fine* sur la définition de "féministe" qui l'avait en premier lieu questionnée : *"Pour moi, le féministe est celui qui a pris conscience que la question du genre telle qu'elle existe aujourd'hui pose un problème, et qu'il faut chercher à le régler."*

A.V.

→ "Nous sommes tous des féministes", Chimamanda Ngozi Adichie, Gallimard, 2015, 96 p.

phie Heine qui estime que *"les femmes doivent essayer de se définir indépendamment des normes sociales sur le féminin. Cela ne veut pas dire qu'elles doivent nécessairement les renier. Mais qu'elles doivent, le plus possible, essayer de choisir les critères qui définissent leur valeur et leur identité."*

Quid des normes masculines ?

Etre soi-même, sans pour autant être jugé, n'est-ce pas là, en réalité, un enjeu qui nous concerne tous, que l'on soit homme ou femme ? A ceux qui, à ce stade du texte, se disent que nous avons totalement oublié les pressions esthétiques qui pèsent également sur la gent masculine, rassurez-vous. Nous y sommes. A ce titre, M^{me} Vercheval se souvient : *"le premier 11 novembre (jour où 8 000 femmes se sont rassemblées à Bruxelles pour exprimer leurs revendications et qui a marqué cette date comme la Journée des femmes en Belgique), une vieille dame s'est levée et a crié 'Sois beau et tais-toi, sois beau et tais-toi'. Ca, ça ne va pas. Il*

Etre soi-même, sans pour autant être jugé, n'est-ce pas là, en réalité, un enjeu qui nous concerne tous, que l'on soit homme ou femme ?

ne faut pas renvoyer aux hommes les mêmes arguments que certains d'entre-eux nous renvoient."

Autant l'on a débattu sur les pantalons et les maillots de bain des femmes, autant l'on s'est demandé si les hommes politiques devaient toujours porter une cravatte et un costume dans l'Assemblée nationale. Et, comme le souligne Sophie Heine, *"dans le show business, dans les publicités ou le cinéma, on voit de plus en plus d'images d'hommes au corps jeune, beau et musclé."* A la seule différence que *"quand un homme se conforme aux clichés plus larges sur le masculin (argent, diplômes, force physique, caractère compétitif, carriériste), cela renforce son indépendance et son autonomie, dans sa vie personnelle, sociale et publique. Ce n'est pas le cas des femmes qui se conforment aux clichés sur le féminin qui sont infériorisants."*

Reste que, comme l'indique Eléonore Lépinard, *"les femmes ne sont pas les seules à être pénalisées lorsqu'elles sortent des normes vestimentaires et de respectabilité des classes sociales. On est tous rappelés à notre genre."*

Maria Udrescu

2 femmes, 2 approches du féminin. Dans l'apparence, au boulot, avec les autres...

Moi, hyperféminine, je ne suis pas que femme

Autoportrait

Maria Udrescu

Je ne suis pas du matin. Je serais capable d'échanger mon compte en banque contre deux heures de sommeil supplémentaires et je suis aussi efficace qu'un escaricot à un marathon avant d'avoir bu mon café. Pourtant, je prends vingt minutes – oui, vingt minutes, pas trois heures – tous les matins pour me maquiller, assortir mes vêtements, avant d'enfiler mes talons. Si, à l'université, j'ai fini par céder et essayer de limiter mon look dit trop "Madame", j'ose enfin me constituer une garde-robe digne des avocates de la série *Suits* – tailleur, chemise et jupe crayon – et surtout, l'afficher. Une vraie libération. Plus la journée s'annonce longue, plus je veillerai à mon apparence et plus mes chaussures seront hautes – à moins que mes reportages prévoient un passage sur la Grand-Place, dont les pavés confèrent aux femmes à talons aiguilles un air de Bambi qui fait ses premiers pas.

Vous l'aurez compris, j'ai un côté ultraféminin. J'ai acheté une coque d'ordinateur rose, je m'épile de la tête aux pieds, j'investis de l'argent dans des produits de beauté, j'ai une trousse digne d'une maquilleuse professionnelle et j'adore m'habiller de façon élégante. Il est vrai, le fait que je suis née en Roumanie, où la coquetterie est un mot d'ordre pour toute femme, n'y est sans doute pas pour rien. Mais il ne s'agit pas de faire plaisir aux autres, mais de me faire plaisir à moi. Ni de me soumettre aux

Mon côté ultraféminin m'a valu plus d'une fois des "toi, tu devrais travailler chez Chanel", alors que la mode, je n'y connais absolument rien.

codes de la société. Après tout, si je devais faire comme tout le monde, j'abandonnerais justement ce style qui ne passe pas toujours inaperçu, comme l'ont fait nombre de mes amies.

"Vous n'avez pas l'air d'une journaliste"

Autant on critique une femme qui n'est pas suffisamment coquette, autant on va poser un jugement sur une autre qui l'est trop. Gare à vous si vous ne vous fondez pas dans le paysage. Sinon quoi ? Sinon, préparez-vous à être servie en clichés.

- Tu fais quoi dans la vie ?

- Je suis journaliste.

- Mais non ? ! Dans la mode ?

- Non, politique internationale.

- Wah, on ne dirait pas hein."

Robe moulante, ongles vernis, parfum, rouge à lèvres vif, cheveux blonds. Et d'origine roumaine, qui plus est. Le jeune homme pensait avoir déjà saisi le personnage en m'apercevant dans un bar aux heures perdues. Peut-être avait-il même parié avec ses potes que mon QI serait plus faible que le

degré d'alcool de mon verre de vin. Raté. La scène paraît sortie tout droit d'une comédie de mauvais goût, mais ne s'est pas déroulée qu'une seule fois. Elle n'implique pas toujours des hommes. Mais toujours le même regard ébahi, qui peut être aussi flatteur qu'énervant. C'est qu'une femme peut être coquette et s'intéresser à autre chose qu'au magazine "Jeune et Jolie" ? Révélation. Je ressens souvent une sorte de satisfaction à briser ce genre d'idées reçues, même si souvent certains hésitent à croire que c'est bien mon métier, où se consolent en se disant que je dois quand même être un peu superficielle sur les bords.

Au travail, mon style m'attire souvent des réactions plutôt drôles et est même devenu un *running gag* – "t'as encore acheté des chaussures n'est-ce pas ?" – auquel je participe moi-même, avec auto-dérision. Je suis capable de rire sur mon apparence, puisque je l'assume pleinement. Mais il m'a fallu du temps, de la patience et de la maturité. Et rien n'y fait, les "toi, tu devrais travailler pour Chanel" me fatiguent toujours autant.

Figurez-vous qu'enfiler une robe et des talons aiguilles le matin ne fait pas de moi une obsédée de la mode, que je connais en fait très peu. Et que mettre du rouge à lèvres ne m'empêche pas d'être passionnée par la politique ni de faire du reportage de terrain, une activité que j'aime au point d'avoir investi dans une ou deux paires de baskets. C'est dire. Bref, que mon apparence très féminine soit remarquée n'est pas ce qui me dérange. Mais bien ceux qui s'y arrêtent.

Moi, l'androgyn, je suis aussi une femme

Autoportrait

Isabelle Lemaire

J'ai le corps d'une fille de 13 ans (les filles d'avant l'invasion des perturbateurs endocriniens) depuis que j'en ai 16 et ça fait presque 30 ans que ça dure. Filiforme génétique, à la tante Sidonie de "Bob et Bobette".

Comment s'habiller quand on fait une taille zéro, qu'on peut compter à l'œil toutes vos côtes et que vos jambes sont, en plus, un peu tordues ? Certainement pas avec des décolletés plongeants, ni avec des mini-jupes ni avec des vêtements ultra collants. Autant éviter le ridicule. Même si je ne m'interdis pas des "vêtements de fille", je suis très largement pantalon et fringues confortables, sans qu'elles soient faites en toile de jute et informes. Pour des raisons pratiques aussi : je me déplace au quotidien à pied, en transports en commun et je suis amenée à aller crapahuter sur le terrain, dans des fermes, des usines, des manifestations. Donc, j'ai également opté pour le port quotidien de chaussures plates. Tanguer sur le pavé juchée sur des talons aiguilles ou moins aiguilles, non merci.

Il faut encore préciser qu'à cause d'une tignasse difficilement domptable, j'ai les cheveux courts depuis perpette et que j'ai renoncé au maquillage de-

Je ne m'étonne pas (et ne me formalise pas non plus) si encore aujourd'hui, on m'appelle "jeune homme" ou "Monsieur".

puis plus de 20 ans. Pas que ça à faire le matin de passer deux heures devant le miroir à me ravalier la façade à coup de peinture.

Les jambes poilues en rue, ça ne passe pas

Dans mon jeune temps, je fréquentais un milieu où il n'était pas particulièrement bien vu pour les filles de s'épiler. J'ai suivi le mouvement (sans pour autant me laisser pousser la moustache) et puis j'ai renoncé devant les moqueries en rue, les marques de dégoût affichées ouvertement. J'ai cédé à la pression sociale et à la bêtise humaine.

Alors, avec cette apparence si éloignée des standards de la féminité, mais que j'ai choisie et que j'assume, à quoi fais-je face au quotidien ? A de fréquentes confusions sur mon genre. Je ne m'étonne pas (et ne me formalise pas non plus) si, depuis mon plus jeune âge et encore aujourd'hui, on m'appelle "jeune homme" ou "Monsieur". Sans rien savoir de ma vie privée,

on a souvent supposé que j'étais lesbienne. Ben non.

Elle porte des lunettes : ça doit être une intello

Je comprends bien aussi que mon naturel ne colle pas aux goûts masculins les plus communément répandus (même les mecs soi-disant cool aiment bien qu'on "s'arrange un peu").

N'étant pas un objet de désir, je souffre donc un peu du syndrome de la bonne copine. Au boulot, une paix royale. Certains se disent peut-être que je pourrais faire un effort mais ils ne m'en parlent pas. Comme en plus du reste, je porte des lunettes et que mon visage est allongé (gage de sérieux pour les physiognomistes du dimanche), on ne remet pas en cause mon intelligence, sur laquelle je mise de toute façon mille fois plus que mon physique pour nouer des relations.

Je ne subis qu'extrêmement rarement sifflets, commentaires égrillardes ou autres "Mademoiselle, t'es bonne" balancés par des gros lourds (pour ne pas dire autre chose) dans l'espace public. Comme je ne joue pas la carte de la séduction, les femmes ne m'envisagent pas comme une rivale. Ouf, quand on sait combien elles peuvent se montrer féroces entre elles.

Bref, ma féminité, qui s'exprime autrement, passe largement inaperçue. Je m'en fiche : ceux qui s'arrêtent aux apparences ne m'intéressent pas.



JOHANNA DE TESSIERES

Female Power. A la Fashion Week de Paris, les mannequins qui sortent des défilés sont prises d'assaut par les photographes qui hurlent leur nom, en espérant capturer un sourire. L'une d'entre elles, grande tige blasée au corps androgyne, tend son poitrail qui dit "female power".